

Tu sens par la raison le *Credo* contesté,  
 Et lutteur isolé dans l'arène infinie,  
 Tu combats, une main de ton compas munie,  
 L'autre cachant ta plaie où le dogme est resté.

Que n'es-tu né plus tôt concitoyen d'Euclide !  
 Ou plus tard, dans notre âge où tout le ciel se vide  
 De ses dieux obscurcis pour s'emplit de soleils !

Nous te verrions, exempt d'une foi qui torture,  
 Fier penseur, présider sans trouble à nos réveils,  
 Et, l'âme libre et saine, affronter la nature (9).

Pascal, aujourd'hui comme au xvii<sup>e</sup> siècle, répondrait :  
 « le silence de ces espaces infinis m'effraye », et pour les  
 animer il y placerait la toute-puissance divine. Et le poète  
 moderne ne reconnaît-il pas éloquemment que là où Dieu  
 manque, l'humanité éperdue ne sait où se prendre, et im-  
 ploie ce secours providentiel dont elle ne peut se passer.  
 En vain le docteur écrit :

Renonce à la prière aussi bien qu'au blasphème.

Le cœur reprend ses droits, et trois strophes éloquentes  
 nous expriment sa tristesse et ses regrets :

De tous les vivants de la terre,  
 Le plus parfait, le dernier né,  
 L'homme se sent abandonné ;  
 Son culte lui reste un mystère.  
 Tandis que la faux et le frein  
 Vous font haïr sa tyrannie,  
 Il épuise, lui, son génie  
 A découvrir son Souverain.

---

(9) *Majora canamus*, sonnet à Pascal.